



BRILL

Review: [untitled]

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 26, No. 1 (1928), pp. 61-67

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526884>

Accessed: 21/02/2011 05:12

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

c'est là le titre des interprètes oraux du Houei-t'ong-kouan, mais non des traducteurs écrits du Sseu-yi-kouan. Nous devons donc toujours distinguer soigneusement entre les deux séries de vocabulaires, et tâcher de voir aussi clair dans l'histoire du Bureau des Interprètes que nous voyons clair aujourd'hui, grâce aux deux *Sseu yi kouan k'ao* et à la présente édition, dans l'histoire du Bureau des Traducteurs.

Paul Pelliot.

Oswald SIRÉN, *Les peintures chinoises dans les collections américaines*, 1^{re}, 2^e et 3^e séries, Paris et Bruxelles, Vanoest, 1927 et 1928, 3 fascicules in-folio, contenant les pages 1 à 70 et les planches 1 à 120 [= *Ann. du Musée Guimet*, Bibl. d'art, n^{lle} série, II].

Par divers volumes d'*Ars Asiatica*, par l'*Introduction to the study of Chinese painting* de M. A. Waley et par une partie des planches du grand ouvrage *The Exhibition of Chinese art* que M. H. F. E. Visser a consacré à l'exposition organisée à Amsterdam en 1925 par les Amis de l'art asiatique, nous commençons à connaître assez bien ce qu'il y a de peintures chinoises anciennes en Europe; un prochain volume de M. L. Binyon va en outre mettre en pleine lumière les œuvres de la collection Eumorfopoulos. Mais, pour les collections d'Amérique, nous en étions à peu près réduits aux reproductions de petit format publiées de temps à autre dans les *Bulletins* des divers musées; or les séries du Museum of Fine Arts de Boston, du Metropolitan Museum de New-York, des Freer Galleries of Art à Washington ne le cèdent assurément à aucune des grandes séries d'Europe, et il y a aussi de belles œuvres chez certains particuliers. Ce sont les principales de ces peintures chinoises conservées en Amérique que M. O. SIRÉN a entrepris de faire connaître en un ouvrage de 200 planches accompagnées d'un texte descriptif, le tout réparti en cinq portefeuilles dont trois ont déjà paru.

Les deux collections de peintures chinoises les plus célèbres parmi toutes celles d'Amérique sont celle de Boston qui doit beaucoup aux efforts d'Okakura Kakuzō et de Fenollosa, et celle que Freer réunit à Detroit et qui a été transférée à Washington. Toutes deux se trouvent aujourd'hui en fait sous la direction d'une même personne, M. John E. Lodge, esprit prudent, qui a dû supprimer presque toutes les attributions et faire descendre presque toutes les dates que l'enthousiasme de Freer avait inscrites d'autorité: Freer croyait posséder deux Kou K'ai-tche, onze Wou Tao-tseu, cinq Wang Wei, etc., etc.! Les notes d'Okakura et celles de M. Lodge sont copieusement citées par M. S.; en particulier, c'est à elles qu'il emprunte presque toutes ses remarques de caractère objectif, celles qui touchent aux sujets et aux inscriptions ou signatures, mais il les complète par les remarques que lui suggère l'examen esthétique des œuvres elles-mêmes. Les planches sont bien choisies et bien reproduites; le commentaire est sobre; notre reconnaissance est acquise à tous ceux, conservateurs, auteur, éditeur, qui nous mettent entre les mains ce bel instrument d'étude qui est en même temps un plaisir pour les yeux.

En l'état actuel de nos connaissances sur la peinture chinoise, les attributions demeurent aléatoires, subjectives, mais nous devrions du moins être d'accord sur l'indication des sujets, la transcription et la traduction des inscriptions et signatures, les dates des artistes; ce n'est pas toujours le cas. Surtout, trop de noms sont estropiés, peut-être en passant de la transcription anglaise à la transcription française. Je ne puis reprendre ici tout le détail de l'ouvrage, mais voici quelques exemples:

P. 38. Au lieu de „T'ang Houo”, lire „T'ang Heou”, et „peinture d'arpentage” rend mal en français le chinois 界畫 *kiai-houa* ou 界尺畫 *kiai-tch'e-houa*, „peinture [tracée] à la règle”.

P. 39: Pl. 34—36, „Attribué à Li Song”. Les planches portent „Attribué à Li Kong-lin”.

P. 41: „La princesse Wen-fei...”. Il ne s’agit pas d’une princesse, mais de Ts’ai Yen, fille de l’homme d’Etat Ts’ai Yong; cf. sur elle Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1983; *T’oung Pao*, 1923, 220; il ne faut pas parler de chef „turcoman” en cette région et à cette date.

P. 48, plusieurs fois: Au lieu de „T’ao K’ien”, lire „T’ao Ts’ien”.

P. 50: Au lieu de „*Ting Hiuan*”, lire „*ting-hai*”.

P. 52: Au lieu de „Lou Hing-tchong”, lire „Lou Sin-tchong”; de même p. 56 au lieu de „Lou Sing-tchong”, et à cette page 56, lire „K’ing-yuan” au lieu de „Tsing-Yuan”.

P. 61: Lire „Hiu Tao-ning”, et cf. *T’oung Pao*, 1927, 420. M. Lodge me paraît placer ce peintre un peu tard. Quant à son lieu d’origine, „Tch’ang-ngan (Ho-nan)” est impossible, puisque Tch’ang-ngan, c’est-à-dire Si-ngan-fou, est au Chàn-si. Les sources hésitent entre Tch’ang-ngan (au Chàn-si) et Ho-kien (au Teheli) comme lieu d’origine de Hiu Tao-ning; „Ho-nan” n’est-il pas un lapsus pour „ou Ho-kien”?

P. 62: Nous n’avons aucune raison d’observer un *tabou* de la dynastie mandchoue, et il ne faut pas écrire „Wou Tao-yuan”, mais „Wou Tao-hiuan”. Par ailleurs, la pl. 116 ne porte pas la signature „Wou Tao-yuan” comme il est dit p. 69, mais „Wou Tao-tseu”.

P. 67: Au lieu de „Houang Ting-tsien”, lire „Houang T’ing-kien”.

P. 69: Au lieu de „Hiu Hi”, lire „Siu Hi”.

P. 70: Les cachets de la pl. 119 sont: *Mei-houa-ngan* (梅華盒) et *Cachet des autographes et peintures de Wou Tchen*, [tseu] *Tchong-kouei*, de *Kia-hing*.

Ce sont là des détails, et j’y insiste surtout parce que des noms chinois, sans les caractères, deviennent méconnaissables quand ils sont mal transcrits. Le fond du livre n’en est pas touché. P. Pelliot.

N. SUMIEN, *La correspondance du savant florentin Paolo dal Pozzo Toscanelli avec Christophe Colomb*. Paris, Soc. d'éd. géogr., marit. et coloniales, 1927, in-8, x + 113 pages.

Il s'agit une fois de plus de la fameuse lettre que Toscanelli aurait écrite en 1474 au chanoine de Lisbonne Fernam Martins et dont il aurait envoyé plus tard une copie à Christophe Colomb. Connue seulement jusqu'à nos jours par une version italienne et une version espagnole, le texte latin en fut retrouvé par Harrisse en 1871, transcrit sur une feuille de garde d'un exemplaire de l'*Historia rerum* de Pie II qui a appartenu à Christophe Colomb et est conservé à la Biblioteca Colombina de Séville. Henri Vignaud consacra en 1901 un volume de plus de 300 pages, *La lettre et la carte de Toscanelli sur la route des Indes par l'Ouest*, à montrer que le document était apocryphe, tout comme une seconde lettre écrite par Toscanelli à Christophe Colomb et dont on n'a pas de texte latin. M. S. avait fourni à Vignaud une transcription et un „corrigé” du texte latin, ainsi que des remarques philologiques, et Vignaud les incorpora dans son ouvrage. On en avait parfois conclu que M. S. se rangeait parmi ceux qui taxaient de faux la lettre de 1474; le présent ouvrage montre qu'il n'en est rien. M. S. défend au contraire l'authenticité de cette lettre et de la carte perdue qui l'accompagnait, et ne considère comme apocryphe que la seconde lettre.

La lettre de Toscanelli de 1474 n'intéresse pas seulement la découverte de l'Amérique et l'histoire des tentatives faites pour retrouver par l'Ouest Zaitun, Quinsay et les états du grand khan; elle est presque seule — à côté d'un texte du Pogge — à parler d'envoyés des chrétiens d'Asie Centrale ou d'Extrême-Orient qui seraient venus en Italie au temps d'Eugène IV (1431—1447)¹).

1) Cordier (Yule et Cordier, *Cathay*², I, 268) a cru que la mention de ces envoyés était une réminiscence du retour de Nicolo Conti en 1444; mais Yule (*ibid.*, p. 177;

Même du point de vue des études extrême-orientales, on aurait donc grand intérêt à en savoir davantage sur cette correspondance du savant florentin; mais on doit bien reconnaître que le travail de M. S. n'apporte pas beaucoup de précisions nouvelles, et qu'il est entaché d'un excès d'inadvertances et d'erreurs typographiques.

cf. aussi Vignaud, p. 275) avait déjà fait remarquer que le Pogge, qui rédigea les renseignements dus à Nicolo Conti, mentionne expressément l'envoyé venu alors de „l'Inde supérieure qui est du côté du Nord” et dit que cet envoyé parla du royaume chrétien situé près du Cathay, sous la dépendance du grand Khan; il ne peut donc s'agir de Nicolo Conti; on a en outre supposé depuis longtemps que Pisanello avait pris les membres de cette ambassade comme modèles dans ses esquisses si curieuses de types mongols. Cordier a gardé dans cette réédition de *Cathay* la traduction partielle de la lettre de Toscanelli que Yule avait faite sur la version italienne; mais il eût valu d'en indiquer les divergences avec le texte latin et la version espagnole. En particulier, la version italienne, en mentionnant les ambassadeurs que le grand khan avait envoyés à Rome deux cents ans plus tôt pour nouer des relations avec les chrétiens et demander l'envoi de missionnaires, ajoute que „par suite des empêchements qu'eurent les dits ambassadeurs, ils rebroussèrent chemin sans arriver à Rome”. Le texte latin est assez différent: „Antiqui sui desiderabant consorcium christianorum[.] iam sunt 200 annis (*sic*) miscerunt (*sic*) ad papam et postulabant plurimos dotos (*sic*; = *doctos*) in fide vt illuminarentur sed qui missi sunt inpediti in itinere redierunt”; ici il semble bien que les envoyés du grand khan soient arrivés à Rome et que ce soient les missionnaires pontificaux qui aient fait ensuite demi-tour; la traduction espagnole est formelle en faveur de cette interprétation (*sus antecesores desearon mucho de haber platica è conversacion con cristianos y habia doscientos años que enviaron al Sancto Padre para que enviase muchos sabios è doctores que les enseñasen nuestra fé, mas aquellos que el envió, por impedimento, se volvieron del camino*). M. S., qui a noté la divergence, ne s'est pas demandé si les faits pouvaient s'accorder indifféremment avec l'un ou l'autre texte. Vignaud, qui a compris le texte latin dans le sens de la version italienne et n'a pas remarqué que la version espagnole en différait, a admis (p. 271) qu'il s'agissait de l'ambassade „que Kublai-Khan envoya en 1267 avec Nicolo et Maffeo Polo.... L'ambassadeur nommé Khogatal tomba malade et rebroussa chemin”. Tout ce qui est dit dans la lettre de Toscanelli au sujet de l'Extrême-Orient remonte à Marco Polo, et il est bien probable que c'est de lui qu'est également tiré le renseignement sur l'ancienne ambassade du grand khan; l'explication de Vignaud, qui s'inspire de Marco Polo (éd. Yule et Cordier, I, 13, 15), paraît donc condamner celle que suggère le texte latin et que donne expressément la version espagnole. Toutefois il ne faut pas oublier que les Polo repartirent accompagnés de deux Dominicains, Nicolas de Vicence et Guillaume de Tripoli, envoyés par le nouveau pape au grand khan, mais qui reculèrent bientôt devant les dangers de la route (*ibid.*, I, 22—23); il me paraît à peu près sûr que c'est d'eux qu'il s'agit dans la lettre de Toscanelli.

La thèse de Vignaud n'a pas été admise généralement ¹⁾, et son livre pêchait d'ailleurs aussi par un nombre surprenant de *lapsus*, mais de toute manière des difficultés nombreuses subsistent. Je ne puis entrer ici dans le détail des hypothèses assez complexes par lesquelles M. S. essaye de dévider cet écheveau très emmêlé, mais exprimerai le regret qu'il n'ait pas mieux revu son texte. La base de sa publication, c'est la lettre latine de 1474, dont on a des facsimilés excellents; or, non seulement son ouvrage ne supprime pas certaines inadvertances qu'il avait déjà laissé passer en collaborant avec M. Vignaud en 1901 (par exemple p. 12, où il écrit *auri et argenti gemarum omnis generis et aromatum* quand le texte n'a pas le premier *et* ni n'a besoin de l'avoir), mais en ajoute de nouvelles, surtout dans la ponctuation. Par ailleurs, le commentaire philologique ne tient pas assez compte que le latin courant du XV^e siècle n'est plus celui de Cicéron, et en tout cas il ne me paraît pas juste d'employer en cours d'ouvrage, pour les citations, son „corrigé” au lieu du texte que la copie de Séville donne réellement. Une note comme celle de *magnæ* (p. 44, „en tout cas *magnæ* devrait s'écrire par un æ entrelacé et non par un œ”); une double faute d'impression fait d'ailleurs dire le contraire à M. S.), n'a pas de sens puisque le manuscrit emploie toujours *e*, jamais *æ* ou *œ*. Enfin, dans la traduction même, il est un point sur lequel l'interprétation de M. S. me paraît inadmissible. En parlant de la carte, la lettre de 1474 dit: *Linee ergo recte in longitudine carte signate ostendunt...*, ce que M. S. traduit par „Ainsi donc les lignes droites tracées dans le sens de la longueur de la carte indiquent...”; il rapporte donc ici *signate* à *linee*. Plus loin, toujours dans la lettre de 1474, il est dit: *A ciuitate ulixiponis per occidentem in directo sunt 26 spacia in carta signata*, et M. S. traduit „De la ville de Lisbonne, en

1) Cordier (*Cathay*², I, 268) estimait encore en 1915 que la thèse de Vignaud avait beaucoup pour elle.

droite ligne du côté de l'Occident, il y a, sur la carte dessinée, 26 espaces...”, et p. 51, il spécifie „dans la carte que vous voyez ici dessinée”, ajoutant que „c'est là, évidemment, le sens et la force de ce mot *signata*”; ici *signata* est donc relié à *carta*. Les anciennes traductions italienne et espagnole disent dans les deux cas „la dicha carta” et „in detta carta”, ce qui semblerait favoriser la construction adoptée par M. S. dans le second passage. Sans être grand clerc en latin du XV^e siècle, j'avoue que j'incline plutôt à rapporter *signate* à *linee* et *signata* à *spacia*; en tout cas, il me paraît impossible de ne pas construire de même ces deux phrases parallèles. Une fois de plus, nous voyons ici comme des malentendus se dissimulent dans la simple reproduction de textes latins médiévaux et qui n'apparaissent que lorsqu'on traduit. Quant à lettre de Toscanelli, elle n'a pas encore livré tout son secret. P. Pelliot.

— Louis Wallace HACKNEY, *Guide-Posts to Chinese Painting*, edited by Dr. Paul PELLIOU, Collège de France, Boston et New-York, Houghton Mifflin Company, 1927, in-8 raisin, XII + 221 pages, ill.

Je n'ai pas l'intention de rendre autrement compte de ce livre, et j'ai déjà protesté dans diverses revues d'art et d'archéologie contre l'abus scandaleux qui est fait ici de mon nom. Qu'il me soit permis cependant d'ajouter un mot à ce que j'ai dit ailleurs. Miss Hackney a eu tort de me mettre en avant sur la couverture de son livre, mais je suis plus surpris encore que la Houghton Mifflin Company, dans le sentiment que je n'engagerais pas un procès à travers l'Atlantique, ait fait la sourde oreille à mes réclamations.

Paul Pelliot.